



Européens et Malgaches : ou l'art de dialoguer avant 1896. Quelques pistes de recherche

Jacqueline Ravelomanana

► To cite this version:

Jacqueline Ravelomanana. Européens et Malgaches : ou l'art de dialoguer avant 1896. Quelques pistes de recherche. *Revue historique de l'océan Indien*, 2009, Dialogue des cultures dans l'océan Indien occidental (XVIIe-XXe siècle), 05, pp.337-344. hal-03426351

HAL Id: hal-03426351

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03426351>

Submitted on 12 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Européens et Malgaches : ou l'art de dialoguer avant 1896. Quelques pistes de recherche

Jacqueline Ravelomanana
Université d'Antananarivo

Deux raisons majeures m'ont incitée à écrire cet article : « Européens et Malgaches ou l'Art de dialoguer avant 1896 ». *L'Histoire Générale de Madagascar* ne relate essentiellement que les événements « officiels » sur les diverses « rencontres » faites par les Européens dans l'île et surtout sur le littoral. Ces rencontres se sont produites de manières très diverses : le commerce, la traite (*Famarinana olona*), l'évangélisation (*Fidiran'ny fivavahana kristiana*) et les affrontements militaires ou guerriers, sans oublier les formes plus individualisées, plus personnelles, tels que le mariage coutumier à temps ou définitif, le concubinage, les rencontres « fortuites », le pacte de sang (*fatidra*).

Ces contacts ont été permis – selon moi – grâce, ou à cause de la mer.

Des questions viennent à l'esprit et ce sont ces dernières qui constituent la première raison de cet article.

- Pourquoi les royaumes du littoral comme ceux du Sud-Ouest de Madagascar ou ceux de l'Est, qui furent les premiers acteurs du commerce maritime et les premiers partenaires des Européens (Portugais, Hollandais, Anglais et Français) et qui en retirèrent les premiers résultats politiques et commerciaux durant environ deux siècles, perdirent-ils à la fin du XVII^e siècle leur prééminence commerciale et leur place politique dans la région qui nous préoccupe¹ ?

- Dans *L'Histoire Générale de Madagascar*, il est souvent écrit² que les littoraux étaient les principaux partenaires des Européens, surtout avant 1810, date de l'avènement du roi Radama I^{er} (1810-1828). Comment avaient-ils communiqué, dans le cadre de leur société respective (entre Européens de même souche, entre Européens de nationalité différente, entre Malgaches), puis dans le cadre de leurs échanges et de leurs relations, les uns avec les autres ?

Les écrits, les travaux effectués jusqu'à présent dans l'état des recherches actuelles n'ont pas montré des études sur l'histoire des mentalités des Européens ayant fréquenté ou ayant vécu plus ou moins longtemps à Madagascar durant la période allant de 1500 (date de la découverte de l'île par les Portugais) à l'an 1896 (date de son annexion par la France).

¹ Mervyn Brown, *A History of Madagascar*, 1995. Cet ancien ambassadeur des Etats-Unis à Madagascar parle des anciens royaumes malgaches et du commerce qu'ils faisaient avec les pays bordiers de l'Afrique de l'Est.

² E. de Flacourt, *Histoire de La Grande Isle Madagascar*, Paris, 1661 ; Hubert Deschamps, *Histoire Générale de Madagascar*, Paris, 3^e édition, 1965.

Des oeuvres littéraires (romans, nouvelles) présentent des reflets de ces rencontres entre Européens et Malgaches³, mais des études plus consistantes sur l'histoire des Européens ayant vécu à Madagascar devraient être entreprises⁴. Or, sous bien des aspects, ces Européens ont dû être plus proches des Malgaches de leur temps que ceux qui viennent à Madagascar aujourd'hui⁵. Le contexte n'est plus le même. Les communications plus rapides empêchent les séjours « trop longs ». A cette époque, le mode de vie devait laisser peu de place à l'individualisme. L'insécurité aidant et avant l'arrivée des diverses missions d'évangélisation, les croyances religieuses des nouveaux venus accordaient une plus grande place à la magie. Les pratiques « magico-religieuses » des Malgaches avec lesquels vivaient les Européens étaient admises par la plupart d'entre eux⁶.

La deuxième raison est : « 2008 ou l'Année des langues ». L'UNESCO ayant décrété cette année, « l'année des langues », une attention particulière devrait être portée sur cet instrument par excellence de la communication et au-delà des phénomènes d'acculturation, du rôle des intermédiaires commerciaux, diplomatiques et pourquoi pas encore une fois, culturels, de ces temps. Tous les missionnaires, des personnalités peu connues, mais qui ont joué un rôle important dans les relations entre Madagascar et les Etrangers, par exemple Mrs Clark et Miss Bliss de la *London Missionary Society* (LMS), les Grandidier en dehors de leur spécificité scientifique... Les récits des voyageurs, comme Myriam Harry, ou des anciens fonctionnaires coloniaux comme E. Mille, collègue à Ambotsirohitra de Jean Carol, sont autant de sources pour ce genre de travail. Tout comme les Archives Nationales Malgaches (ANM) présentent des sources d'une grande valeur et de première main, toujours à ce propos⁷.

Ainsi, les modalités de la communication entre Européens et Malgaches devraient être également étudiées. Ces investigations conduiraient à des questions très simples, qui cependant, pourraient nous amener à considérer les problèmes sous un autre angle. Qui parlait à qui ? Comment ? Où ? Pour quoi dire ?

³ Myriam Harry, *Routes Malgaches. Le Sud de Madagascar*, Plon, 1943. L'auteur décrit d'une manière très vivante les habitants des régions qu'elle a traversées. Il faut souligner que son livre a été dédié aux deux filles du Gouverneur Caillat. P. de La Devèze, *Aux prises avec Ranavalona la sanguinaire*, Bloud et Gay, 1936. L'auteur fait un tableau de la vie quotidienne à Antananarivo avec comme acteurs Jean Laborde, les missionnaires, le Prince Rakoto, futur Radama II et surtout la reine Ranavalona I^{ère}.

⁴ Dr H. Lacaze, *Souvenirs de Madagascar*, Paris, 1881 ; R. P. Boudou, « Le Prince Rakoto (Radama II) et ses relations avec les missionnaires catholiques », *Bulletin de l'Académie Malgache*, t. XIV, 1931.

⁵ J. Rogozinski, *Honor among Thieves*, Stackpole Books, 2000. Cet ouvrage peut aider à comprendre et à imaginer la vie des Saints-Mariens au XVII^e siècle. Il a une bibliographie très fournie. Et l'un de ses chapitres est consacré aux « The White Malagasy » ; Ch. Renel, « Les Amulettes malgaches, ody et sampy », *Bulletin de l'Académie Malgache* (BAM), n. s, II, 1915, p. 31-279.

⁶ R. P. Dubois, *Monographie du Betsileo*, Paris, 1938, ouvrage monumental (1470 p.) sur la population betsileo. Il peut servir à comprendre les relations des missionnaires catholiques avec la population ; W. Ellis, *Three Visits to Madagascar*, London, 1859, et *Madagascar Revisited*, 1867.

⁷ Presque tous les missionnaires ont écrit sur Madagascar et ses habitants. Le P. de La Vaissière : *Histoire de Madagascar : ses habitants et ses missionnaires*. Mais on peut aussi citer entre autres *Madagascar et les Hovas*, du R. P. Piolet, *l'Histoire de Madagascar* du Père Malzac. Plus près de nous, et qui ne concerne pas notre période, mais continue la tradition des missions, le livre du R. P. Rémy Rabibera *Souvenirs et Mémoires Malgaches. De la colonisation à la III^e République*, Foi et Justice, 2007.

L'Histoire a toujours souligné que le roi Radama I^{er} parlait en malgache aux étrangers. Cependant, s'il devait communiquer dans une autre langue, il s'adressait à ses interlocuteurs en français. Et il a décrété l'anglais comme l'autre langue d'enseignement, à côté du malgache dans les Grandes Ecoles de son royaume, L'Ecole Normale et L'Ecole du Palais⁸.

Cette caractéristique nous amène à distinguer au moins deux niveaux de communication dans le domaine de la langue et du langage : la communication avec les « Gens d'en Haut » et la communication avec les « Gens d'en Bas ». La communication entre les chefs, les souverains malgaches, les gouverneurs des provinces et les différentes autorités étrangères ou les « simples » agents des anciennes Compagnies Coloniales (ex : la Compagnie des Indes Orientales), les officiers européens et plus tard américains, est la partie la plus visible de ces relations. Ainsi cette communication prend la forme des procédés diplomatiques, allant jusqu'à la signature des traités⁹. Ces procédés mettent en place les pratiques réelles de la diplomatie : ces dernières sont communes, formalisées et « consensuelles », presque intelligibles pour tout le monde, parfois... En réalité, leur « interprétation » a provoqué les deux guerres franco-malgaches de 1884-1885 et 1894-1895.

Mais l'utilisation de l'écrit, à partir de 1810, des drapeaux (*Saina*), des canonnades (*Tafondro*), l'adoption de toutes sortes de symboles de souveraineté européens par les Malgaches (surtout à partir du règne de Radama I^{er}), l'adoption des pratiques des royaumes côtiers (en particulier, le protocole exigé par la reine Ravahiny du Boina, 1785-1812) montrent que les pratiques diplomatiques utilisées pour la communication officielle et publique empruntaient à la fois aussi bien aux pratiques malgaches qu'aux pratiques européennes¹⁰.

Il serait intéressant de voir comment les Européens, à un certain moment de l'histoire malgache, n'ont pas imposé leurs méthodes, mais ont su s'adapter aux coutumes malgaches pour les utiliser afin de mieux communiquer avec ces derniers¹¹. Car pour parvenir à leurs fins, c'est-à-dire faire du commerce et /ou évangéliser, il fallait observer ses interlocuteurs, comprendre leur langage et la nature de leurs relations. Ainsi vont se justifier les différents rapports, minutes des missionnaires anglais et norvégiens, les innombrables ouvrages des religieux catholiques et les divers mémoires et souvenirs des traitants-négriers ainsi que les récits d'autres aventuriers, scientifiques et lettrés.

L'adoption de l'écrit, son utilisation par les souverains, l'importance qu'ils ont accordée à la rédaction des dispositions royales – il suffit de voir, aux Archives Nationales Malgaches, le volume des documents officiels tenus par les scribes du Premier Ministre Rainilaiarivony (1864-1896) et l'importance que ce dernier a

⁸ F. Raison-Jourde, *Bible et Pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 1991 ; J. Ravelomanana, *La politique scolaire coloniale vue à travers les programmes et les manuels de l'enseignement primaire à Madagascar (1896-1915)*, Université de Lyon II, 1978.

⁹ Voir la bibliographie donnée par Jan Rogozinski, cité plus haut, et aussi celle de David Graeber dans son ouvrage intitulé *Lost People. Magic and the Legacy of Slavery in Madagascar*, Indiana University Press, 2007.

¹⁰ Voir dans le livre d'E. Mille, comment le Général Gallieni avait ignoré le protocole avant le départ de Ranavalona III, pour l'exil à La Réunion.

¹¹ Voir à ce propos la position des missionnaires norvégiens, en particulier Mme Borchgrevink (1872-1912) dans les « Lettres » qu'elle avait adressées à ses directeurs en Norvège.

donnée aux ordres écrits aux gouverneurs des provinces – et à leur conservation¹², les différents codes écrits tout au long du XIX^e siècle, montrent que la culture et la civilisation malgaches ont su phagocyter certaines pratiques européennes.

Au niveau populaire, les Malgaches, conscients de l'importance de la communication, se sont donné des intermédiaires, dans le cas où ils étaient « empêchés » pour diverses raisons. Sur le littoral, les filles jouaient souvent ce rôle d'intermédiaires, même au plan officiel. Radama II (1861-1863) avait reconnu leur utilité publique et « diplomatique ». C'étaient les fameuses *Tsimiorinana*. Elles venaient aux nouvelles et allaient à la rencontre des étrangers de passage¹³, *mitsena vazaha*¹⁴.

Quant aux Européens, ils sont en contact, dans leur vécu quotidien, avec un grand nombre de monde qui assure d'une part leurs liens avec les autorités locales ou centrales d'Antananarivo à partir de 1810, d'autre part avec les Malgaches ordinaires avec qui ils doivent communiquer pour leurs besoins personnels¹⁵ : logement, alimentation... Les Malgaches deviennent ainsi des intermédiaires commerciaux, temporaires : femmes à temps, concubines, employés¹⁶, esclaves, complices pour les actes illicites, voisins ou amis.

Des études sur les conditions de vie des Européens à Madagascar et de leurs relations avec les nationaux devraient montrer que la communication « par le bas » devait être « vitale » pour eux, en particulier pour les plus démunis. La Bibliothèque Universitaire Océan Indien de l'Université de la Réunion – BUOI –, possède un certain nombre d'ouvrages qui peuvent aider les chercheurs, à ce propos¹⁷.

Au-delà de la communication elle-même, l'objectif principal était le commerce aussi bien pour les Etrangers que pour les natifs ; la religion vient en seconde position ... Tout au début de leurs relations, les Européens contenus sur le littoral étaient maîtrisés par les dirigeants locaux au moyen de toute une panoplie d'armes psychologiques et/ou magiques ou tout simplement « conventionnelles »¹⁸. Jusqu'en 1861, date de l'avènement du roi Radama II, les Européens n'étaient pas en position d'imposer leur mode de vie.

Il faudrait peut-être se demander vers quelle période l'acculturation a pu se faire. Car à lire les lettres de Radama I^{er} adressées à ses interlocuteurs, le roi leur demandait de lui faire livrer même des chevaux. Radama avait vu un cheval pour la première fois de sa vie, en 1817, lors de son déplacement à Tamatave pour finaliser le traité du 27 octobre passé avec l'Angleterre, lui permettant de pratiquer sa politique d'unification de Madagascar. Jusqu'en 1896, pour certaines couches sociales malgaches, qu'elles soient du littoral ou de l'hinterland, l'acculturation n'a

¹² De telles archives sont uniques en Afrique.

¹³ R. Delval, *Radama II, Prince de la Renaissance malgache*, Paris, 1972.

¹⁴ *Mitsena* : venir accueillir ; le radical *tsena* signifie marché. L'usage a fait un lien entre les mots « Prostitution » et « Marché », ce dernier contenant à la fois l'idée d'achat et de vente.

¹⁵ Il faudrait penser à écrire l'Histoire de la vie quotidienne des Malgaches.

¹⁶ Fontoynt et Nicol, « Les Traitants français de la côte est de Madagascar de Ranavalona I^{ère} à Radama II », *Mémoires de l'Académie Malgache* (MAM), fascicule XXXIII, Antananarivo, 1940 ; l'exemple le plus récent est l'ouvrage de Jan Rogozinski cité *supra*.

¹⁷ Les ouvrages sont relativement nombreux, parlant de la condition des « petits Blancs », venus s'installer à Madagascar. J'ai pu en lire à cette Bibliothèque Universitaire Océan Indien (BUOI), Faculté des Lettres et des Sciences Humaines/Faculté de Droit, à Saint-Denis.

¹⁸ Voir les Archives Nationales Malgaches, et R. Decary, *Moeurs et coutumes des Malgaches*, Paris, 1951.

pas été due à la contrainte mais au choix de société que nos Ancêtres se sont donnés.

Ceci peut expliquer en partie les différents échecs essuyés par les tentatives d'évangélisation dans le Sud, notamment à Fort-Dauphin¹⁹, au XVII^e siècle ; à Toamasina en 1818-1819 avec la LMS ; à Antananarivo en 1835. Il a fallu attendre le choix de la reine Ranavalona II (1868-1883) pour que le christianisme fût reconnu « religion d'Etat » par le pouvoir royal.

Ces échecs d'évangélisation, par contre, furent compensés par la rapide diffusion des plantes américaines ou africaines (maïs, manioc, tomates, pommes de terre et autres légumes) ainsi que les fameux « produits exotiques » tels que la vanille, le poivre, le cacao, et sur les Hautes Terres les cultures maraîchères, venant essentiellement d'Europe. Jusqu'à ce jour, peu d'études ont été faites sur ce thème. Or, ce sujet est plutôt attrayant et dans l'air du temps (environnement, habitudes alimentaires nouvelles)²⁰. Au Centre de Documentation du III^e cycle de l'Université de La Réunion des ouvrages peuvent aider les chercheurs, à ce propos.

Ces tentatives d'évangélisation n'ont pas empêché l'adoption et la diffusion d'autres éléments commercialisables et communicants. La réinterprétation, dans le cadre strictement malgache, du sens et de l'utilisation des objets d'origine européenne est étonnante. Il suffit de regarder quelques images représentant l'armée de Radama I^{er}. Cette armée avait des uniformes dépareillés, ne suivant pas la hiérarchie des grades de ceux qui les portaient. Un soldat (*miaramila*) de deuxième classe pouvait se vêtir d'un uniforme de lieutenant de Napoléon Bonaparte. Le *miaramila* de l'époque achetait lui-même ses habits chez un fripier. Ce dernier pouvait être à la fois son supérieur hiérarchique ou même un membre de sa famille²¹.

L'acculturation matérielle est aiguë et profonde chez certaines familles du littoral, entre le XVII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le métissage en est l'expression la plus éclatante surtout en milieu Betsimisaraka, où les princesses sont devenues les femmes ou les concubines des *vazaha*²². Ce genre d'acculturation se retrouve sur les Hautes Terres, dans les classes les plus riches, et plus tard dans les couches christianisées durant tout le courant du XIX^e siècle : elles ont connu et appris à outrance et avec avidité le message des missions. Cependant, le fait à souligner ici est que cette acculturation matérielle ne s'est pas opérée par substitution des objets usuels des Malgaches. Elle s'est tout juste contenté de compléter ce qui ne pouvait pas être produit sur place. C'est peut-être une des raisons de la non-évolution de la civilisation matérielle à Madagascar. Car dès l'ouverture au grand commerce, nos Ancêtres se sont contenté de faire du troc, d'acheter, bref de consommer.

Ainsi, les conséquences des relations internationales vont aussi être bien manifestes à Madagascar.

Des réseaux commerciaux vont être efficacement organisés. Ces réseaux sont liés

¹⁹ Voir les *Lettres* du Cardinal de Richelieu à propos de la colonisation de Madagascar.

²⁰ G. S. Chapus, *Quatre-vingts années d'influences européennes en Imerina (1815-1895)*, Tananarive, 1925.

²¹ F. Raison-Jourde, *op. cit.*

²² G. S. Chapus, *op. cit.* ; N. Mayeur, « Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres et particulièrement au pays d'Hancove (1785) » *Bulletin de l'Académie Malgache* (BAM), 1913, p. 139-176, et BAM 1918, p. 13-42. Nicolas Mayeur est le seul Blanc à avoir vu le roi Andrianampoinimerina. Ce dernier avait interdit aux étrangers de venir en Imerina. Nicolas Mayeur aussi avait laissé un bon témoignage sur les *vadin-bazaha*, femmes ou concubines des Européens.

selon les époques, aux besoins du commerce international allant de la traite aux recherches des différentes sources de matières premières. Ainsi, dans l'île elle-même, ces derniers devaient avoir des ramifications même dans l'hinterland²³.

Mais qui étaient les acteurs ? Jusqu'à aujourd'hui, peu de recherches se sont intéressées à ce genre de préoccupations. L'*Histoire Générale de Madagascar* nous informe le plus souvent sur le désir du roi Andrianampoinimerina (1785-1810) d'étendre son royaume jusqu'à la Mer : « *Ny ranomasina no vala-pariako* », « La mer est la limite de ma rizière ». De cet objectif, les historiens et politologues n'ont vu que l'éclairage strictement politique voire géographique de cette déclaration. Or, derrière celle-ci, on peut avoir une idée certaine des relations que les Malgaches avaient avec l'extérieur, de l'au-delà des mers, l'*Andafy ny riaka, ny ranomasina*. Même l'étude des expressions et de certains faits historiques peut guider les chercheurs. Citons en exemple les termes employés par les sujets de Ranavalona I^{ère} (1828-1861), lors des procès des martyrs entre 1835 et 1857²⁴. L'analyse de ces procès peut aussi expliquer les problèmes culturels et religieux mais, au-delà, les tensions économiques de l'époque. Entre Malgaches d'abord²⁵ et entre Malgaches et Européens ensuite. On y reviendra un peu plus loin.

Au niveau d'un pays comme Madagascar, la mer fut à certains égards un élément perturbateur²⁶. Amenant différents acteurs commerciaux-négriers, traitants-négriers, simples négociants... —, le commerce international a intéressé les locaux jusqu'aux rangs les plus élevés de la société²⁷. Mais la captation des flux commerciaux par les membres de l'oligarchie régnante (les Andafiavaratra : la famille des Premiers Ministres de Rainiharo à Rainilaiarivony) n'a pas empêché d'autres « courtiers » roturiers, simples sujets royaux ou généraux de Sa Majesté la Reine de devenir de puissants intermédiaires entre Malgaches et Européens.

Devenus de grands notables, des notoriétés (*Manam-Pahefana* : ceux qui ont la puissance, et plus tard le pouvoir), ils vont intégrer l'oligarchie régnante. C'est le cas de Raingory, 14 Honneurs, plus riche que la Reine Ranavalona III (1883-1896), disait-on. Appartenant au groupe des *mainy*²⁸, il avait un grade plus élevé qu'un Ratsisalovanina, un noble appartenant au groupe Andriamasinavalona, 12 Honneurs. Ainsi, en intégrant l'*Establishment*, les nouveaux riches, les nouveaux hommes forts (*trema lahy*) acquéraient un statut social spécial, après la remise du « *hasina* », symbole de l'allégeance au pouvoir royal, mais aussi symbole de l'agrégation sociale au sein d'une société plus ou moins fermée et hiérarchisée. Cette agrégation pouvait se faire par le mariage au sein d'une famille noble. Ces faits laissent entrevoir que les initiatives individuelles pouvaient exister. Il fallait être téméraire ! L'ordre social était maintenu, un ordre social dans lequel l'argent allait prendre de plus en plus d'importance. L'adéquation entre richesses et statut social allait émerger petit à petit, mais d'une manière pertinente. Ceci va être bien perçu et fourvoyé par les souverains *mérina* des Hautes Terres. Par contre, les

²³ Il faudrait revoir la Collection des ouvrages anciens sur Madagascar.

²⁴ Pasteur Rabary : « *Ny maritiora malagasy* ».

²⁵ Vers les années 1970, le Professeur Simon Ayache parlait souvent « du parti des Vieux Hova » que Françoise Raison développera plus tard dans son livre cité plus haut.

²⁶ J. Ravelomanana, « La Femme et la Politique avant 1896 », le chapitre sur « La reine Betia de Sainte-Marie de Madagascar », *Tsingy* n° 5, 2006.

²⁷ F. Raison-Jourde, *op. cit.*

²⁸ E. C. André, *De l'esclavage à Madagascar*, Paris, 1899.

Filohabe, princes Betsimisaraka, vont être disqualifiés tout au long du XIX^e siècle, de la compétition économique²⁹.

Simultanément, aux différentes périodes de cette histoire des relations internationales dans l'océan Indien, on pourrait revoir les tentatives diverses d'immixtion des Européens dans les affaires internes des Malgaches. Et ceci avec les sources actuelles, à partir de 1642 avec les récits d'Estienne de Flacourt, réédités par Claude Allibert. Cet aspect du travail devrait pouvoir montrer à la fois les relations des Malgaches entre eux devant les événements et leurs réactions face à l'Europe, dans les conjonctures difficiles. L'histoire de Madagascar a surtout insisté sur le fait que les Européens se sont toujours mis d'accord contre les efforts d'une Ranaivalona I^{ère} (bombardement de Tamatave en 1845) pour les contrarier, par exemple. Les Archives de la rue Saint-Dominique peuvent nous aider, à ce propos.

Ainsi une nouvelle lecture de l'Histoire de Madagascar pourrait se faire.

*Jacqueline Ravelomanana est Professeur en Histoire Contemporaine
jac_ravelo@yahoo.fr*

²⁹ H. Deschamps, *op. cit.* Aux Archives Nationales Malgaches, il faut voir les lettres des gouverneurs adressées au pouvoir central.